

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 22 (2015)
Heft: 2: Par tous les sens = Mit allen Sinnen

Artikel: Une topographie sensible : la visite pastorale (Milan, 16e-17e siècle)
Autor: Lezowski, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-650785>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une topographie sensible

La visite pastorale (Milan, 16e–17e siècle)¹

Marie Lezowski

L'histoire croise les investigations de l'archéologie et de l'histoire de l'art quand elle étudie les expériences sensibles de lieux et d'édifices, en quête de sources qui fassent brèche vers leur perception passée. Les rapports des visites pastorales se prêtent à une telle lecture sensorielle. A l'époque moderne, la quantité d'informations offertes à la réflexion prend une ampleur considérable, particulièrement en Italie. Rappelant un devoir aussi ancien que la mission pastorale, le concile de Trente intime en effet aux évêques de parcourir chaque année leur diocèse pour apprendre à en connaître les lieux et les hommes.² Après le concile et sous la conduite de Charles Borromée, archevêque de 1564 à 1584, le vaste diocèse de Milan est un terrain d'expérimentation de la visite tridentine.³

La visite pastorale est l'une des enquêtes diligentées par un pouvoir pour affirmer son autorité sur une communauté. Le rapport qui en découle est une source classique de la sociologie religieuse.⁴ De nombreux travaux d'historiens ont lu en série les procès-verbaux de visite pour évaluer l'emprise de l'Eglise sur la vie des fidèles en un lieu donné. L'autorité de l'évêque s'affirme en particulier sur les édifices. Dans leurs rapports, les visiteurs épiscopaux passent les églises au crible d'une grille de questions, pour en relever les parties manquantes et les défaillances. Une lecture disciplinante des procès-verbaux retient surtout les perceptions visuelles des visiteurs, à l'origine de jugements de conformité sur l'édifice. Pour reprendre la formule heureuse de Roger Mols, qui résume le parti de cette lecture, «l'œil de Milan se trouvait partout, prêt à déceler, à noter et à rapporter la moindre négligence».⁵ Dépouillé d'un corps qu'il ignore et qu'il épuise dans les visites, Charles Borromée est réduit à un œil investigateur, inquiétante préfiguration du *big brother*.

Pourtant, sous la plume de certains visiteurs milanais, la description s'amplifie et charrie un contenu hétérogène qui ne se limite pas à l'affirmation d'un pouvoir. L'histoire sensorielle est une piste possible pour reprendre ce matériau très abondant, en permettant de passer d'une lecture disciplinante à la perception complexe des églises. Dans les pages qui suivent, plutôt que de rechercher un idéal-type de la perception selon Charles Borromée (l'œil stéréotypé et prévenu de

l'enquêteur), on propose de reprendre la lecture des visites pastorales à l'échelle d'une expérience sensible individuelle. La perception d'un lieu par un visiteur donné est étudiée finement et pour elle-même. Cet arrêt sur une expérience et sur une action d'écriture qui lui est associée permet de formuler des hypothèses plus larges sur la perception propre à une époque, l'épiscopat de Charles Borromée à Milan, dans un milieu de clercs. On voudrait montrer que l'impulsion donnée par Borromée, sa haute exigence pour le recensement des édifices sacrés, aiguise les sens de certains de ses ministres dans leur perception des églises lombardes. L'approche sensorielle d'un procès-verbal de visite permet ainsi de comprendre la superposition du raisonnement et de la prière dans l'expérience de la visite pastorale. Le moment rituel défini par Charles Borromée tient en effet le milieu entre le contrôle administratif et la prière. D'un côté, l'inspection d'une église met en œuvre un savoir-faire de ministre, une compétence pour discerner les écarts à la norme. Elle a pour objet de donner une traduction rationnelle et impersonnelle de l'enseignement des sens, et surtout de la vue. L'impression générale de neutralité que l'on tire du fonds des «Visites pastorales» dans les archives diocésaines de Milan est d'autant plus grande que de nombreux rapports de visite sont des notes anonymes, griffonnées à chaud et à peine rédigées. Un autre facteur de neutralité bureaucratique des actes de visite – du moins à première vue – est leur forme d'acte notarié. A partir de notes préparatoires prises à la volée, un notaire, témoin de la visite, est chargé de rédiger le rapport sous une forme authentique. Le déroulement de la visite acquiert ainsi une dimension incontestable pour le principal destinataire du rapport, qui est le clergé du lieu, chargé de mettre en œuvre les ordonnances.⁶ Toutefois la visite d'une église n'est pas une stricte inspection à valeur administrative. Elle est aussi une cérémonie liturgique, comme le souligne la solennité de la première visite pastorale accomplie par Charles Borromée, dans la cathédrale, le 25 juin 1566. Les visiteurs et le clergé desservant sont associés dans des prières communes. Une messe est célébrée au maître-autel, qui est le point de départ du parcours dans l'édifice. L'inspection des visiteurs appartient à la solennité liturgique exceptionnelle du jour de leur venue.⁷ Par conséquent, certaines descriptions des édifices portent la trace d'un attachement, sensoriel, spirituel et quasi affectif au lieu visité.

L'inspection d'une église, qui suppose d'ouvrir les grilles des autels, de manipuler des serrures, des pierres et des tissus, est propice, tout particulièrement, à une interaction entre la vue et le toucher. Dans la perspective multi-sensorielle du présent dossier, on voudrait montrer que la part importante réservée au toucher dans les procès-verbaux de visite est révélateur d'un entre-deux dans la perception des visiteurs, entre expertise et sensibilité. Prolongement de l'œil rationnel et critique, le toucher impose la marque de l'autorité épiscopale: les visiteurs déplacent des pierres, des tissus et des os pour écarter, reléguer, voire détruire les

objets et les parties de l'édifice non conformes aux nouveaux règlements. Mais ce toucher peut aussi se faire délicat et sensible, quand les visiteurs sont en présence de matériaux sacrés, dépositaires de la tradition liturgique de l'Église de Milan. La relecture sensorielle de la visite pastorale vient ainsi affiner notre compréhension des contradictions dans les pratiques de dévotion de la Réforme catholique moderne. L'Église tridentine n'apporte pas de réponse univoque sur la place à assigner aux sens dans la vie de la foi, en théorie comme en pratique. A Milan, comme l'a bien montré Wietse de Boer, la pastorale de Charles Borromée tend vers un rigoureux disciplinement des sens, contre les «occasions de pécher», tout en opposant une déferlante de spectacles édifiants aux tentations profanes. L'épiscopat de Borromée est en effet scandé par de nombreuses processions, qui doivent éblouir les sens des fidèles.⁸ La visite pastorale porte la marque de ces contradictions. En tant qu'expérience et en tant qu'action d'écriture (deux aspects liés dans la compréhension historique du phénomène), elle a deux horizons d'attente et s'inscrit simultanément dans deux contextes. C'est un temps de méditation, une prière qui s'accomplit dans le temps même de la visite. Cependant, de ses conclusions découlent une série de directives pour la réfection de l'édifice selon les nouvelles exigences tridentines. Cette contradiction entre les deux visées, spirituelle et administrative, entre la suspension du temps et l'anticipation de la réforme, apparaît en particulier dans le contrôle des reliques. La vérification des corps saints d'une église fait partie des missions d'inspection du visiteur épiscopal: son but est un tri motivé entre les reliques authentiques et les reliques douteuses. Mais elle porte aussi le clerc en charge de l'inspection à la prière. Dans les pages qui suivent, cette coexistence des contraires est lue dans un rapport de visite du Milanais Ludovico Moneta, l'un des principaux ministres de Charles Borromée.

Disciplinement et quête de l'authenticité: approches classiques du rapport de visite

Le rapport entre l'expérience de la visite et l'écriture du compte rendu soulève des questions complexes. Il a donné lieu à deux approches principales, qu'il faut rappeler rapidement avant d'en venir à notre proposition de lecture.

Les rapports des visites pastorales ont souvent été employés en série par les historiens, pour les informations qu'elles délivrent sur les églises, sur le clergé et sur les fidèles. Les registres de visites permettent notamment de dresser l'«état des lieux»: c'est la première des sept grandes entrées de la fiche systématisée en France par Gabriel Le Bras (1891–1970).⁹ Grâce à ce traitement en série, une histoire routinière des lieux met en évidence les progressives mutations

des églises, mais surtout l'inertie du bâti. En Italie, l'historiographie du «disciplinement», très dynamique dans les années 1970–1990, a mis en évidence le filtre du «regard de l'évêque», qui souhaite connaître son diocèse pour mieux le gouverner.¹⁰ Le «regard de l'évêque» est une facilité de plume pour analyser un système bureaucratique institué aux lendemains du concile de Trente, relayé localement par les vicaires forains et par les curés. Malgré une sensibilité accrue aux biais de la source, l'usage dominant des liasses des visites pastorales italiennes reste instrumental et sériel. Dans les archives diocésaines, le fonds des visites est comparable à une gigantesque «banque de données», à réordonner selon un questionnaire systématique, pour la connaissance de la vie sociale et religieuse passée.¹¹

A Milan, la régularité des rapports de visite est favorisée très tôt par l'usage d'un formulaire. Des instructions officielles données aux visiteurs définissent un parcours-type de visite et leur permettent de n'oublier aucun aspect de l'édifice dans leur description. Cette grille de lecture circule d'abord sous forme manuscrite, parmi les ministres de Charles Borromée, au cours de la première tournée de visites pastorales, de 1566 à 1574.¹² En 1577, au moment de la reprise des visites (après l'interruption forcée de la grande peste), le questionnaire est publié par les presses de l'archevêché, sous la forme d'une affiche de synthèse et d'un livret aisément transportable, sous le titre d'*Instructions de la fabrique et du mobilier des églises*.¹³ A partir des indications des *Instructions*, les parties de l'église sont examinées dans un ordre routinier. Après une description d'ensemble de la structure de l'édifice, les visiteurs partent ordinairement du tabernacle du maître-autel, inspectent les reliques et les huiles bénites, puis se portent de chapelle en chapelle, en décrivant, pour chacune d'entre elles, la forme de l'autel, les ornements peints et sculptés, les legs, les messes et les droits de patronage. Le second livre des *Instructions* livre enfin une nomenclature très détaillée de parements liturgiques que les visiteurs doivent inventorier, dans l'église et sa sacristie. Toutes les composantes du mobilier liturgique sont à dénombrer et à mesurer. Quand les rapports sont recopiés au propre, un index permet de suivre clairement ce parcours scandé par les chapelles.¹⁴

La description doit produire un jugement de conformité de l'édifice par rapport à l'idéal sensoriel de propriété et de luminosité, donné dans les *Instructions*. Elle se réduit parfois à une mention elliptique, frustrante pour la connaissance historique des édifices: *ad formam (satis decens, satis ornata, pulchra, etc.)* ou non (*indecens, derelictum*). Les écarts ou anomalies figurent dans le rapport pour préparer la mise aux normes de l'édifice: le compte rendu de la visite est suivi par les ordonnances du visiteur. Très fréquemment, les sens des visiteurs sont frappés de manière désagréable ou malséante au cours de leur inspection. A San Nazaro de Milan, en 1569, la lumière manque, les murs devraient être passés à

la chaux et la ruine menace certaines parties de l'édifice.¹⁵ A San Vittore de Rho, en 1568, le pavement est cassé en plusieurs endroits.¹⁶ Des odeurs nauséabondes assaillent les visiteurs quand ils pénètrent dans certaines églises de campagne rongées par l'humidité et occupées par toutes sortes d'animaux, bétail et nuisibles. Par exemple, un petit oratoire de la région de Brescia est recouvert de fientes d'oiseaux, en l'absence de clôture et de verre aux fenêtres. Telle autre église rurale décatie sert au dépôt de bois et d'outils agricoles.¹⁷ Des spectacles inconvenants peuvent enfin frapper les regards du visiteur: à San Nazaro, Charles Borromée découvre à la fois des symboles héraldiques et des tapisseries profanes, dont il réclame la relégation hors de l'église.¹⁸ Toutes ces critiques des lieux renvoient à la vue, au toucher et à l'odorat. Par petites touches, il est aisé d'employer des mentions éparses pour dresser un tableau d'ensemble de la mauvaise tenue des églises à l'arrivée de Charles Borromée, avant que, peu à peu, sous l'aiguillon des exigences de l'évêque et de ses visiteurs, les églises ne prennent la forme requise. Sous l'épiscopat de Gaspare Visconti, successeur de Charles Borromée, en 1589, la visite pastorale de la basilique de San Nazaro par Giovanni Pietro Giussani est l'exact contraire de la visite de 1569: tous les ordres alors édictés ont été suivis à la lettre. Restauré, passé à la chaux, débarrassé de ses ornements et des autels superflus, l'édifice reçoit son brevet de conformité.¹⁹ Du moins cette mise au norme gagne les églises dont les ressources permettent les réfections dictées par les visiteurs. Les visites des églises rurales les plus reculées, dans les villages les plus pauvres, livrent toujours la litanie du dénuement et de l'incurie.²⁰ Commandée par une grille de lecture pré-établie, la visite pastorale est-elle réellement une expérience du lieu? L'attention à l'imprévu est un biais possible pour la lecture sensorielle des rapports des visites. C'est, appliquée au terrain des églises post-tridentines, une analyse comparable à celle de Stephen Greenblatt pour les récits des explorateurs du Nouveau Monde. Dans le «grand récit de l'histoire progressive, intégrée, totalisante, une histoire qui sait où elle va», il existe des pépites d'authenticité, «le choc de l'étrange, l'éveil d'une curiosité intense, l'excitation ponctuelle provoquée par des merveilles isolées».²¹ Les descriptions vont en général dans un sens défini par un cadre providentiel, mais l'imprévu est l'indicateur que l'historien a affaire à un véritable témoignage des sens. Dans une perspective proche, pour le terrain milanais, Barbara Agosti a opposé la perception strictement administrative des lieux à leur expérience esthétique.²² Ces deux options sont incarnées par Charles Borromée et par son cousin et successeur Frédéric, archevêque de 1595 à 1631. Charles est l'évêque de choc qui ne voit rien, sauf ce qui sert la mise aux normes des lieux, et qui détruit tout ce qui s'y oppose, ce que Barbara Agosti résume ainsi: «Quand saint Charles entrait pour la première visite dans une de ces églises, l'impression qu'il en recevait devait être plutôt désolante.»²³ Frédéric est l'esthète, sensible à la

tradition architecturale médiévale, le premier à réévaluer les primitifs et l'art gothique, à préserver et à restaurer des témoignages de cet art dépassé dans les églises milanaïses.

Le témoignage des sens se nicherait donc dans la description esthétique, inutile au gouvernement des lieux. A l'instar du livre de Stephen Greenblatt, la lecture séduisante de Barbara Agosti soulève un certain nombre de difficultés. Elle délimite les bornes de l'expérience sensorielle à partir de la mention d'œuvres d'art, selon un canon qui ne prend pas en compte les parements liturgiques: pourquoi la mention d'un objet de messe serait-elle un acte bureaucratique, tandis que celle d'un tableau médiéval révélerait le regard d'un esthète? Elle passe sur l'application rigoureuse du formulaire de visite par les deux Borromée. Elle ignore, surtout, l'hétérogénéité des écrits qui fondent sa démonstration. Le support sur lequel l'expérience est reportée est pourtant au cœur d'une perception sensorielle des visites pastorales, la nôtre, dans le déchiffrement des sources. Pendant l'épiscopat de Frédéric Borromée, la transcription des rapports de visite dans des volumes élégants, calligraphiés et clairement présentés, est beaucoup plus fréquente qu'à l'époque de son cousin.²⁴ Qui, de l'historien ou de l'évêque visiteur, voit (ou ne voit pas) les lieux?

Malgré leur divergence de méthode, la lecture sérielle des rapports de visite ou la quête de détails inattendus partagent une même technique: elles collent ensemble des fragments hétérogènes de comptes rendus de plusieurs visites pour restituer une hypothétique expérience sensorielle moyenne des lieux. Or il me semble que cette technique aplanit les écarts entre les rapports, la singularité de certaines perceptions.

Entre la vue, l'ouïe, le toucher et l'odorat: visite, liturgie et acuité des sens

Dans le fonds considérable des visites pastorales, des descriptions signées se détachent. Elles portent la marque d'un ministre, en général un clerc important dans l'entourage de l'archevêque, particulièrement rompu à la pratique de la visite. Le parcours suivi par ces experts dans l'église n'est jamais original: le visiteur voit toujours selon les attentes des *Instructions* borroméennes et dans l'ordre requis par le formulaire. Pourtant ces rapports signés font surgir des styles de visite singuliers, qui se distinguent par une manière particulière de sentir les lieux et de les décrire. Ils révèlent une extrême concentration des sens – vue, mais aussi toucher, odorat et ouïe.

Les ministres de l'archevêque visitent souvent des lieux qui leur sont déjà familiers. Leur attention n'est donc pas décuplée par la surprise ni par la découverte de

«merveilles», comme les colons du Nouveau Monde. Elle appartient en revanche à un temps spécifique, propice à la concentration des sens. L'aspect rituel de la visite est souvent laissé de côté dans l'analyse, qui se porte avec impatience sur son contenu – la description et les décrets. Il a pourtant une forte incidence sur l'expérience des lieux par les visiteurs. La délimitation d'un temps liturgique spécifique est visible et audible, par l'emploi du luminaire et par les chants de la messe, célébrée avant l'inspection. Les visiteurs s'agenouillent devant le maître-autel et le saint-sacrement avant de commencer le parcours de la visite. Ainsi, le 10 septembre 1571, des torches sont allumées, une prière est dite à l'autel majeur de San Francesco Grande de Milan, où se rendent en visite trois ministres de Charles Borromée, Fabio Angera et Giovanni Andrea *Rotia*, deux chanoines de la cathédrale, et surtout Ludovico Moneta.²⁵ La liturgie, qui sollicite la vue, l'ouïe et le toucher, a le pouvoir de transformer le regard porté sur des édifices familiers. Quand la perception des églises est émoussée par l'habitude, le rite avive la conscience du caractère exceptionnel de l'édifice et favorise la concentration, exactement comme le calendrier liturgique scande la vie ordinaire d'occasions particulières et d'urgences à prier et à célébrer Dieu et ses saints. Grâce à ce rite, les visiteurs sont ainsi mieux disposés à accomplir l'inspection de l'édifice avec diligence. Mais pas uniquement. Ce temps de recueillement les porte à percevoir, dans toute sa richesse, l'héritage matériel de la tradition ambrosienne. Dans le temps de la visite et la rédaction du rapport, les visiteurs prennent pleinement conscience de ce que des siècles de dévotion ont contribué à l'édification de l'église et à son ornement. Par sa minutie et son caractère narratif, l'acte notarié est la forme la plus adéquate pour transcrire la tentative d'épuisement d'un lieu qu'est la visite.

La place centrale dévolue aux sens dans la visite pastorale ressort le plus nettement dans la vérification des reliques. Comme l'a souligné Pierre Antoine Fabre, le canon du concile de Trente sur les images et les reliques est très elliptique. Il laisse aux évêques le soin de définir en pratique, sous la conduite de Rome, une manière de discerner entre bonnes et mauvaises images ainsi qu'entre vraies et fausses reliques.²⁶ La méthode pragmatique suivie par Charles Borromée à Milan pour l'authentification des reliques s'avère donc cruciale pour la détermination d'un protocole catholique de critique modérée des reliques.²⁷ Dans chaque diocèse de la province lombarde, des procès d'identification des reliques doivent être instruits par des clercs pieux et experts («a religiosis peritisque Sacerdotibus»), délégués par l'évêque. Les critères d'authentification définis par la législation provinciale de Charles Borromée accordent la première place à la tradition, liturgique et écrite. Les visiteurs doivent d'abord examiner une documentation locale: les livres liturgiques, les livrets d'indulgence, ainsi que les chroniques de la ville et les inscriptions apposées dans l'église. Ils doivent ensuite entendre

des témoins, «pour qu'ils rendent témoignage d'une antique et constante tradition» du culte attaché aux reliques. Dominique Julia a ainsi résumé la législation borroméenne par un effort d'«historicisation» des corps saints, fondé sur la plus large documentation écrite possible.²⁸ Le troisième volet de l'enquête est plus original. L'autorité de la tradition est en effet croisée à une expérience du terrain. Avec l'autorisation de l'évêque et dans les cas où les corps saints sont d'ordinaire invisibles, les visiteurs doivent voir les reliques «par la chose même», c'est-à-dire soulever les tabliers d'autel et ouvrir les reliquaires.²⁹ Il faut insister ici sur la concision extrême de cette recommandation, qui se résume à une injonction à voir le contenu des reliquaires, désigné de la manière la plus imprécise qui soit: «Qu'elles soient vues par la chose même» (*cernantur re ipsa*). La législation borroméenne ne livre aucun conseil aux visiteurs pour qu'ils jugent de la valeur probante de la «chose» vue dans le reliquaire. Cette concision suggère que les autorités, orales ou écrites, comptent bien plus que l'examen direct du contenu des reliquaires. La hiérarchie claire entre tradition liturgique et examen empirique ne détonne pas dans les pratiques savantes du temps, qui définissent la vérité à partir de l'usage (immémorial, attesté par des témoins et par l'écrit), avant de la vérifier par l'expérience concrète. De fait, les procès de reliques borroméens ne bouleversent jamais les enseignements de la tradition liturgique. Ils les renforcent par une connaissance intime des lieux.

Venons-en à présent à l'application de cette méthode générale, à San Francesco Grande de Milan, le 10 septembre 1571. Le rapport qui découle de cette visite révèle une très vive sensibilité à l'architecture intérieure de la basilique. Les exigences de Charles Borromée servent d'aiguillon pour une perception hyperbolique de tous les détails de l'édifice qui entourent les os reconnus. En outre, quand le protocole défini par l'archevêque définit un examen des reliques par la seule vue, la mise en œuvre de ces recommandations mobilise aussi le toucher, l'ouïe et l'odorat. Après avoir allumé des torches et prié avec les pères de San Francesco, les visiteurs chargés d'inspecter les reliques font l'expérience émouvante d'un contact direct avec les restes sacrés de saints, mais surtout avec la dévotion passée des Milanais.

Dans son rapport sur la visite de San Francesco Grande de Milan, en 1571, Ludovico Moneta rend un verdict favorable sur l'authenticité des reliques confiées à son examen. Il restitue aussi un moment de recueillement, qui a réuni tous les individus présents dans l'église le 10 septembre 1571: les trois visiteurs envoyés par Charles Borromée, le clergé de San Francesco (le père gardien et d'autres moines), et, probablement, les ouvriers, témoins muets de la scène. La sensibilité du rapport de Ludovico Moneta porte la marque d'une expérience fervente. Les trois ministres de l'archevêque se rendent dans une très ancienne basilique de Milan, dont la première fondation remonte à l'époque de saint Ambroise. Le trésor

des reliques de San Francesco renvoie aux premiers temps de l'Eglise de Milan: ce sont notamment les corps saints de Barnabé, présumé fondateur de l'Eglise de Milan au 1er siècle, des martyrs Nabor et Félix (morts vers 303), de Savina, martyre en 311, et de Caius et de Maternus, évêques de Milan aux 3e et 4e siècles. Par certains aspects pratiques, la reconnaissance des reliques évoque une prospection archéologique, et le procès-verbal qui en découle un rapport de fouille. Les trois clercs délégués par Borromée, sous la conduite de Ludovico Moneta, sont aidés de sculpteurs. Le sarcophage du maître-autel, couvert de lamelles de plomb, donne du fil à retordre aux ouvriers.³⁰ Et pourtant la reconnaissance des reliques repose autant (sinon plus) sur l'enseignement de l'ouïe que sur celle de la vue. Les franciscains ne se tiennent pas muets pendant le cheminement des visiteurs. Au fur et à mesure du parcours dans la basilique et de l'ouverture des reliquaires, le frère gardien et d'autres frères «assez âgés» (*seniores*) attestent l'identification des os à tel ou tel saint par une tradition constante et immémoriale. Accordant une place prépondérante dans leur inspection à la tradition, les visiteurs envoyés par Borromée écoutent avec attention ce que ces clercs ont à dire (*a priori*) sur les corps saints de San Francesco. Le rapport de visite reporte leurs paroles. Pour l'identification du chef de saint Barnabé et du corps de sainte Savina, les franciscains se réclament de ce qu'ils ont «entendu dire par le témoignage des écrits et des anciens et par la rumeur de tout le clergé et du peuple».³¹ La parole d'autorité des gardiens du lieu, indépendante de la fouille, anticipe largement sur le verdict favorable des visiteurs. L'ouverture des reliquaires aboutit à des résultats bien moins nets que la tradition. Elle livre peu d'éléments probants pour l'identification des corps saints. Avec une grande rigueur, le rapport de la visite relève ce qui s'oppose à la perception des visiteurs (le manque de lumière, la poussière) et à l'interprétation des résultats de la fouille (la décomposition des matières). Par exemple, l'écrit trouvé dans le reliquaire de sainte Savina, probablement le procès-verbal d'une précédente visite ou une authentique, est «putréfié à cause de son ancienneté, de sorte que, lorsque ledit très Révérend Moneta voulut le déplier pour pouvoir le lire, il ne le put pas parce qu'il était assez consumé, de sorte qu'il fut enveloppé dans un autre papier blanc et reposé en son lieu».³² La documentation écrite demandée par l'archevêché s'avère en fait plutôt maigre. Le rapport relève surtout le contenu d'une inscription placée dans l'église de San Francesco, qui donne la liste des corps saints et confirme les noms donnés par les franciscains.

D'autre part, la description des ossements n'a rien d'une autopsie. Elle n'a aucune prétention à l'exactitude anatomique. Juristes de formation, les visiteurs sont embarrassés en découvrant des ossements qu'ils peinent à reconnaître et même à dénombrer. A la découverte des os présumés des martyrs Nabor et Felix, les visiteurs sont réduits à décrire un tas indistinct, qu'ils évaluent à deux corps.

Leur regard dérouté se reporte alors sur ce qui leur est familier, c'est-à-dire les parements qui accompagnent les os, un suaire et les palmes du martyr: «On trouva de nombreux os, de la quantité seulement de deux corps; et, parmi ces nombreux os, on en vit beaucoup appartenant à une tête; tous lesdits os étaient enveloppés dans un voile de lin, à moitié corrompu par l'ancienneté; et, sur ces os, de chaque côté, un bâton gros comme un pouce et long de deux coudes à peu près et, près de ces deux [bâtons], deux branches de palmes de papier vert, un peu plus long que le coude.»³³

La même concision vaut pour la description du corps de Savina. Dans ce cas, l'odeur de sainteté, rapportée et définie par le rapport, vient donner une dimension probante à l'examen *in situ*. Une exhalaison surnaturelle émane du reliquaire, à l'ouverture de l'autel. Le rapport de visite compare cet effluve parfumé à celui des roses, sans théoriser davantage cette odeur de sainteté: «Se répandit l'odeur incroyable des roses [...]; on trouva les os d'un corps prostré, la tête tournée vers la porte principale, enroulés dans un drap de lin clair qu'on a l'habitude de mettre sur les autels pendant la célébration.»³⁴

La maladresse anatomique de la description est le signe évident d'une incompetence des visiteurs, dont aucun n'est médecin. L'absence d'un médecin parmi les visiteurs n'est pas fortuite: la restitution anatomique des corps saints n'est pas le propos de leur inspection. La reconnaissance doit démontrer la continuité de la tradition culturelle. De là la place prépondérante des matériaux qui entourent les ossements dans la description: inspecter les reliques «par la chose même» implique surtout de voir et de toucher les enveloppes de tissu, de papier et de pierre qui entourent les os. Cet écrin formé au cours du temps définit la relique authentique: en soi, il atteste la vénération pluriséculaire de ces ossements.

S'il s'agit d'*éprouver* la continuité d'une tradition, plus que de *raisonner* sur l'histoire des corps saints au sein strict, l'expérience de la reconnaissance de San Francesco Grande est une réussite: les os doivent être déballés de tous les matériaux accumulés autour d'eux par des siècles de ferveur pour être vus en eux-mêmes, comme le prescrit la législation borroméenne. La réunion de matières et de couleurs autour des ossements arrête le regard et le toucher du visiteur pour cette raison spirituelle précise. Par exemple, l'autel de San Barnaba, censé contenir le chef du premier évêque de Milan, est décrit de la façon suivante dans le rapport de la visite: «L'autel susdit se trouve vers le mur tourné vers le monastère, et sa partie supérieure est un seul bloc de marbre blanc, marqué de quelques veines de couleur noire ou cendre, d'une longueur de trois coudes et quatre onces et demi, d'une largeur d'un coude et huit onces. Le devant d'autel et une autre extrémité (?) dudit autel sont du même marbre uni et marqué de la même veine. Un autre, qui est à gauche en entrant, est aussi de marbre, et blanc également, mais pas du même marbre ni marqué de la même veine; et en son milieu, une croix a été

gravée, avec des chiens, figurés des deux côtés de ladite croix. Une fois ce bloc de marbre soulevé, un autel creux a été mis à jour, et, à l'intérieur, il y a une boîte en bois en forme de sarcophage, d'une longueur de deux coudes et douze onces, d'une largeur d'un coude. Ayant vu cela, ledit très Réverend *Dominus* Moneta, entré dans ledit autel, ouvrit ladite boîte en bois avec un maillet en fer qui lui avait été remis par lesdits Révérends pères [franciscains]. Une autre des plaques du dessus ayant été ôtée, dans une autre petite boîte en plomb sans couvercle qui se trouvait dans ladite boîte en bois, on trouva un petit paquet rond, de la taille d'une tête humaine, enroulé dans un drap de soie, d'une couleur d'un rouge éclatant – il est vrai que, à cause de la poussière et de l'ancienneté du drap, on pouvait le voir avec difficulté, surtout à la lumière des petites torches. Ledit drap ayant été dénoué, et ledit petit paquet de drap ouvert, au-dessus furent trouvés et vus par tous les présents susdits, des cendres et quelques os.»³⁵

Dans chacune des chapelles visitées, le compte rendu décrit la technique employée pour ouvrir les reliquaires, les matériaux de construction des autels et des urnes, le type de parements sacrés déposés dans les reliquaires. Il donne la couleur des matériaux, la nature du tissu dans lequel les reliques sont enveloppées, même quand le manque de lumière, la corruption des matériaux et la poussière rendent la tâche difficile. L'attention très poussée portée aux veinures des plaques de marbre est remarquable. Dans le passage cité, les deux autels de la chapelle de San Barnaba sont formés de deux blocs de provenance différente, ce que le visiteur déduit des bigarrures de coloration de la pierre. L'autel voisin de Santa Savina est construit dans un marbre «entre le blanc et l'ocre» («inter album et zanetum»):³⁶ l'œil expert du visiteur reconnaît alors la pierre extraite à Angera. L'infinie précision de la description se concentre sur les blocs de pierre, les boîtes et les tissus qu'il faut soulever, ouvrir et déplier pour parvenir aux corps saints. Après tant de détails sur les emballages des corps saints, la description de la tête présumée de Barnabé est très succincte: «cineres et quaedam ossa».

La description précise de l'état de conservation des matériaux, apprécié du bout des doigts (tissu consumé, papier putréfié), de la profusion des parements liturgiques et des odeurs n'est pas un vagabondage curieux des sens du visiteur hors du but premier de la visite. Elle tend vers la démonstration de l'ancienneté d'un culte structuré rendu à Barnabé, Savina, Nabor et Félix dans l'église de San Francesco: telle est la conclusion attendue de l'enquête. Pourtant, l'attention très fine au contexte de conservation des reliques dépasse les attentes du protocole de visite: sa concision («cernantur re ipsa») suggère que le rôle du visiteur est avant tout de s'assurer de la présence d'un corps saint dans le reliquaire. Si on compare le style de description de San Francesco (1571) à d'autres reconnaissances de reliques dans des églises de Milan, telles que Sant'Ambrogio (1578), Santo Stefano (1581), San Celso (1581) et San Simpliciano (1582),³⁷ il se dis-

tingue par son exactitude et sa sensibilité à restituer le contexte architectural de conservation des corps saints.

Cette attention remarquable est celle d'un homme, Ludovico Moneta (1521–1598), rédacteur principal du compte rendu, passé maître dans l'art de la description de visite.³⁸ Ce dernier est déjà présent aux côtés de Charles Borromée pour la première visite de son épiscopat, dans la cathédrale, en juin 1566. A la suite de l'archevêque, il fait le tour de nombreuses églises lombardes. Une de ses plus importantes contributions au service de l'archevêque est la rédaction des *Instructions de la fabrique*, ce guide de la parfaite église borroméenne, à l'usage des visiteurs. Une biographie posthume de Moneta le dit lecteur de Vitruve et de traités de mathématiques, mais sa connaissance de l'architecture n'est pas uniquement livresque: on le sent à lire une description comme celle des autels de San Francesco Grande. Moneta sait distinguer à l'œil un marbre local d'un autre, il voit qu'un autel n'est pas d'un seul tenant, mais formé de blocs différents. Il a la sensibilité de celui qui a vu et touché les pierres de nombreuses églises. Il connaît aussi les limites de l'exercice, à la fois pour les conclusions de son enquête et pour les matières de son examen. L'ouverture des reliquaires n'apprend pas grand-chose aux visiteurs sur l'identité des corps saints examinés. Comme le souligne le rapport, les matières friables manipulées, tissus et papiers, s'effritent sous ses doigts. Reste le plaisir palpable du visiteur à décrire et à détailler la richesse des matériaux réunis sous les autels au cours des siècles.

Après ce moment de méditation, le 10 septembre 1571, quelle est la portée d'une telle description? On a déjà dit que le seul destinataire des actes de visite est le clergé desservant l'église visitée. Le rapport de visite n'a pas d'autre postérité prévue par l'archevêché que son dépôt dans les archives, pour la mémoire administrative de l'Eglise de Milan. Il n'a pas vocation à être diffusé par l'imprimé, comme le sont d'autres écrits de l'archevêché. En revanche, l'attention minutieuse au détail de Ludovico Moneta met en œuvre une conception de la visite pastorale comme un outil de conservation, plus que de destruction et de transformation des lieux. La portée implicite d'un procès-verbal de visite est en effet la définition de l'office du visiteur, qui s'ajuste dans la pratique et qui n'est certainement pas entendu de manière univoque dans l'entourage de Charles Borromée. Le même Ludovico Moneta se fait l'écho d'une méthode de la visite respectueuse des lieux visités, dans un texte cette fois-ci publié: la préface des *Instructions de la fabrique et du mobilier des églises* (1577). L'adresse au clergé et au «peuple» de Milan, signée par Charles Borromée, mais rédigée par Moneta, insiste sur la nécessité, pour les évêques et ses visiteurs, de lire les traités des architectes. Il est insuffisant de s'en tenir aux recommandations pratiques de l'archevêché, guidées par la commodité et par les exigences du culte, au risque d'oublier le prix de l'ornement et des héritages de l'Eglise ambrosienne, architectural et

liturgique.³⁹ Moneta reste un homme d'action, qui se rend dans les églises pour les transformer résolument. En septembre 1571, les trois prêtres sont envoyés à San Francesco Grande à l'occasion de la destruction d'un ancien chœur en bois et du maître-autel, reporté du centre de l'église vers le fond de la nef, à l'emplacement requis par les *Instructions*.⁴⁰ Pour autant, Moneta sait la valeur des ornements accumulés par les fidèles au cours des siècles. Son souci du détail dans la perception et la description des églises s'oppose implicitement à une mise en œuvre hâtive de l'idéal de réforme. Je formule cette lecture à titre d'hypothèse. Entièrement narratif et descriptif, le rapport de visite n'a nullement vocation à théoriser la portée de l'action du visiteur. Il me semble toutefois que le style de description de Moneta à San Francesco Grande va dans le même sens que son plaidoyer pour la contemplation fervente du patrimoine sacré milanais, au début des *Instructions*.

Conclusion

Une description rédigée au cours d'une visite pastorale milanaise permet donc de réfléchir plus largement à la spécificité d'un moment important de l'histoire italienne pour l'évolution de la sensibilité. Elle nuance le «logocentrisme», cette incapacité à voir le monde hors de l'écrit, dont Peter Burke a fait une caractéristique moderne.⁴¹ Les *Instructions* de Charles Borromée prescrivent en effet ce qu'il y a à voir dans la visite pastorale, c'est-à-dire ce qui doit être mis aux normes ou vénéré. Mais la pratique de la visite est plus complexe que la mise en œuvre de ce formulaire. La vue y est associée étroitement au toucher. Ce dernier sens sert directement la transformation des lieux (les éléments de l'édifice touchés par le visiteur sont parfois relégués et détruits), mais c'est aussi celui du recueillement. Dans le temps liturgique spécifique de la visite, la description de l'édifice est une méditation *in situ*. La sensibilité tactile des visiteurs, rendue finement par l'acte notarié, est une forme de prière, un exercice spirituel de perception, qui trouve un accomplissement dans la forme de la description et de l'inventaire. C'est ainsi qu'un ministre affairé comme Ludovico Moneta prend le temps de s'arrêter sur des couleurs et sur des matières, rendus avec sensibilité dans l'écriture. Tout en statuant sur l'authenticité des reliques, il approfondit sa connaissance intime d'une église milanaise et son expérience de la description architecturale. Cette contemplation attentive au détail va discrètement dans le sens de l'inertie du bâti, au nom de la continuité de la tradition liturgique (plus que du critère esthétique). Elle plaide pour le respect des vestiges de la ferveur passée. L'œil de l'Evêque est un raccourci trompeur, quand la visite engage une grande variété dans la perception des lieux, hâtive, minutieuse, et, même, sensible.

Notes

- 1 Cet article a bénéficié des suggestions stimulantes d'Ulrike Krampfl et de Jan-Friedrich Missfelder, que je souhaite remercier ici personnellement. Ma gratitude va aussi à Fabrizio Pagani, pour son aide amicale dans les archives diocésaines de Milan.
- 2 Concile de Trente, sess. 24 de ref. c. 3, in Giuseppe Alberigo (éd.), *Les Conciles Œcuméniques. Les Décrets. De Trente à Vatican II*, vol. II-2, Paris 1994, 761–763.
- 3 Voir un état des travaux sur la question dans la revue *Studia Borromaica* 10 (1996), numéro spécial *Le visite pastorali al tempo di san Carlo Borromeo*.
- 4 Pour une mise en perspective historiographique de l'histoire sérielle des visites pastorales, voir Dominique Julia, *Réforme catholique, religion des prêtres et «foi des simples»*. *Etudes d'anthropologie religieuse (XVIe–XVIIIe siècles)*, Genève 2014, chapitre III.
- 5 Roger Mols, «Saint Charles Borromée pionnier de la pastorale moderne», *Nouvelle Revue théologique* 79 (1957), 738.
- 6 Dans les archives diocésaines de Milan, de nombreuses notes du fonds des *Visite pastorali* représentent un état préparatoire pour la rédaction des actes de la visite, avant leur mise au net. Dans l'idéal, tout compte rendu doit prendre la forme d'un acte notarié, afin d'avoir la valeur d'un acte de juridiction, contre toute contestation possible des clercs et des autres individus concernés par les ordonnances.
- 7 Ambrogio Palestra, «Le visite pastorali del card. Carlo Borromeo al Duomo e alla veneranda fabbrica del Duomo di Milano», in *Il Duomo. Cuore e simbolo di Milano*, Milan 1977, 160 s.
- 8 Deux excellents points d'entrée dans la bibliographie: Wietse De Boer, Christine Göttler (dir.), *Religion and the Senses in Early Modern Europe*, Leyde 2013; Wietse De Boer, «The Counter-Reformation of the Senses», in Mary Laven, Alexandra Bamji, Geert Janssen (éd.), *Ashgate Research Companion to the Counter-Reformation*, Farnham 2013, 243–260.
- 9 Gabriel Le Bras, *Etudes de sociologie religieuse*, Paris 1956, I, 101 s.
- 10 Depuis l'article pionnier de Peter Burke, «Le domande del vescovo e la religione del popolo», *Quaderni storici* 41 (1979), 540–554; Cecilia Nubola, *Conoscere per governare. La diocesi di Trento nella visita pastorale di Lodovico Madruzzo (1579–1581)*, Bologne 1993.
- 11 Cecilia Nubola, *Per una banca dati delle visite pastorali italiane. Le visite della diocesi di Trento (1547–1940)*, Bologne 1998. Voir aussi Umberto Mazzone, Angelo Turchini, *Le visite pastorali. Analisi di una fonte*, Bologne 1985.
- 12 Ambrogio Palestra, «Le visite pastorali di S. Carlo», *Quaderni di Ambrosius* 3 (1966), 43–91, chronologie 77–87.
- 13 Respectivement Archives diocésaines de Milan (désormais ASDMi), X, *Varie cose*, vol. 23, *Regulæ servandæ in unuscuisque Ecclesiæ descriptione, ad Reverendiss. Archiepis. quam primum transmittenda*, Milan 1577 [«Règles à suivre pour la description de n'importe quelle église, à transmettre dès que possible à l'archevêque révérendissime»] et *Instructionum fabricæ et suppellectilis ecclesiasticæ libri II...*, Milan 1577. Voir l'édition bilingue des *Instructions*: Charles Borromée, Massimo Marinelli, Francesco Adorni (éd.), *Instructionum fabricæ et suppellectilis ecclesiasticæ libri 2*, Cité du Vatican 2000. Les *Instructions* se présentent en fait comme un vade-mecum pour la construction d'une nouvelle église, mais de nombreuses considérations concernent la mise aux normes d'un édifice existant, à l'usage des visiteurs.
- 14 Aurora Scotti, «Architettura e riforma cattolica nella Milano di Carlo Borromeo», *L'Arte* 18–19/20 (1972), 55–90; Angelo Turchini, «I 'questionari' di visita pastorale di Carlo Borromeo per il governo della diocesi milanese», *Studia Borromaica* 10 (1996), 71–120.
- 15 ASDMi, X, San Nazaro, vol. 10, fasc. 6, 19 juillet 1569.
- 16 ASDMi, X, Rho, vol. 2, 7 avril 1568, visite de Leonetto Chiavone.
- 17 Ces exemples sont empruntés à la visite apostolique de Charles Borromée à Brescia, récemment éditée. Cf. Angelo Turchini, Gabriele Archetti (éd.), *Visita Apostolica e decreti di Carlo Borromeo alla diocesi di Brescia, V. Valle Trompia, Pedemonte e Territorio* (Brixia sacra. Memorie storiche della diocesi 3, X), Brescia 2005, LXVIII.

- 18 ASDMi, X, San Nazaro, vol. 10, fasc. 6, 19 juillet 1569, ordre n° 56: «Se bendino le tapezarie profane, et si remettino altre honeste convenienti a chiesa.» Sur les étendards et autres ornements héraldiques, cf. Costantino Baroni, «Un episodio poco noto della vita di San Carlo. La rimozione delle tombe dei Trivulzio nell'edicola nazariana», *Aevum* 9 (1935), 430–440.
- 19 ASDMi, X, San Nazaro, vol. 10, fasc. 11, 13 mars 1589, visite de Giovanni Pietro Giussani.
- 20 Un exemple entre tant d'autres dans la piève de Rho, paroisse de Passarana, où l'église est en ruine et dépourvue de tout le nécessaire. Cf. ASDMi, X, Rho, vol. 4, fasc. 1–5, rapports de Francesco Maria Visconti, vicaire forain de Rho, 1634–1636.
- 21 Stephen Greenblatt, *Ces merveilleuses possessions. Découverte et appropriation du Nouveau Monde au XVIe siècle*, Paris 1996 [Oxford 1991], 17.
- 22 Barbara Agosti, *Collezionismo e archeologia cristiana nel Seicento: Federico Borromeo e il Medioevo artistico tra Roma e Milano*, Milan 1996, 119–136.
- 23 Ibid., 126.
- 24 Ce sont notamment les pièves d'Incino, d'Oggiono, de Missaglia et de Lecco. Cf. Ambrogio Palestra, «Le visite pastorali del cardinal Federico Borromeo», *Atti dell'Accademia di San Carlo* 8 (1985), 71.
- 25 Archivio di Stato di Milano, Notai, 17835, acte notarié dressé par Girolamo Castiglioni, maître des cérémonies de la cathédrale, par Bernardino Cattaneo, secrétaire de l'archevêque, et par Gio. Giacomo Regretti de Côme, 14 septembre 1571, édité par Enrico Cattaneo, «Il culto dei santi Nabore e Felice e le vicende delle loro reliquie», *Quaderni di Ambrosius* 3 (1966), 115–134, ici 120.
- 26 Pierre Antoine Fabre, *Décréter l'image? La XXVe Session du Concile de Trente*, Paris 2013.
- 27 *Acta Ecclesiae Mediolanensis [...]*, Milan 1582, IVe concile provincial (1576), fol. 49 v–51 r, «Quæ ad sanctorum cultum, sacrorumque temporum celebritatem pertinent», § *De sacris reliquijs, miraculis, & imaginibus* (fol. 50 r pour l'aspect rituel). Ces règles systématisent un usage observé dans l'entourage de Charles Borromée.
- 28 Dominique Julia, «L'Eglise post-tridentine et les reliques. Tradition, controverse et critique (XVIe–XVIIIe siècle)», in Philippe Boutry, Pierre Antoine Fabre, Dominique Julia (éd.), *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions*, vol. 1, Paris 2009, 70 s.
- 29 Acta (voir note 27), fol. 49 v: «Deinde ut singulæ ipsæ sacræ reliquiæ, quas extare compertum est, re ipsa cernantur.»
- 30 Cattaneo (voir note 25), 120.
- 31 Ibid., 119: «Refferunt suprascripti patres ex scriptis et antiquorum relatione ac totius cleri et populi fama audivisse ossa suprascripta esse cadaveris S. Savinæ matronæ.»
- 32 Ibid., 119: «prope caput dicti cadaveris comperta fuit quædam scriptura plicata et fere consumpta et putrefacta propter vetustatem, ita ut cum explicare eam vellet præfatus multum R. D. Moneta ut legi posset non potuit quia potius frangebatur unde involuta fuit in alia carta alba et ad locum suum reposita.»
- 33 Ibid., 120: «comperta fuere multa ossa quantitatis saltem duorum cadaverum, et in eis multa ossa capitis visa fuere; omnia dicta ossa erant linteo ob vetustatem semicorrupto obvoluta, et super eis ab utraque parte baculus magnitudinis unius digiti policis et longitudinis cubitorum duorum vel circa et juxta eos duo rami palmarum cartæ viridis, paulo longiores cubito.»
- 34 Ibid., 119: «emanavit odor rosarum mirabilis [...] comperta fuere ossa unius cadaveris prostrati, caput habens versus portam maiorem in quodam panno lineo albo quo altaria operiri solent cum celebrata obvoluta.»
- 35 Ibid., 117 s.: «Altare prædictum extat prope parietem versus monasterium et eius suprema pars est unica tabula marmorea candida quibusdam venis nigri seu cinericei coloris signata, longitudinis cubitorum trium et onciarum quatuor cum dimidia, latitudinis vero cubiti unius et onciarum octo. Frontispitium et alter capitum [?] dicti altaris sunt eiusdemmet marmoris levis et huiusmodi venis signata, altera vero quod est a leva ingredientium dictam capellam, marmoreum quidem est et album sed non eiusdem nec venis signatum, et in eius medio incisa

est crux, cum canis effigie ab utraque parte dictæ crucis. Elevata dicta marmorea tabula altare concavum compertum fuit et intus est lignæ capsula sub sarcophagi forma, longitudinis cubitorum duorum et onciarum duarum, latitudinis vero cubiti unius; quo viso præfatus multum R. D. Moneta ingressus dictum altare dictam capsam ligneam malleo quodam ferreo eidem a præfatis R. patribus tradito aperuit, remota altera ex tabulis superioribus, et in alia capsula plumbea sine operculo in dicta capsula lignea existente compertus fuit fasciculus rotundæ formæ, magnitudinis humani capitis panno sericeo obvolutus coloris ad viridem accedens verum propter pulverem et vetustatem difficile perspicere posset, ad facularum lumen præsertim; soluto dicto panno et aperto dicto fasciculo panni, in superiori parte compertæ et visæ fuere per omnes astantes supradictos, cineres et quædam ossa.»

36 Ibid., 119.

37 Ces exemples sont examinés dans ma thèse de doctorat: Marie Lezowski, *L'Atelier Borromée. L'archevêque de Milan et le gouvernement de l'écrit (1564–1631)*, Rome (à paraître).

38 Sur les différentes fonctions de Moneta au service de Borromée, cf. Marzia Giuliani, «Moneta, Ludovico», *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 75, Rome 2011, http://www.treccani.it/enciclopedia/ludovico-moneta_%28Dizionario-Biografico%29/.

39 Borromée/Marinelli/Adorni (voir note 13), 4–9: «Carolus [...] clero populoque provinciæ nostræ salutem in Domino.»

40 Cattaneo (voir note 25), 115 s.

41 Peter Burke, «Images as Evidence in Seventeenth-Century Europe», *Journal of the History of Ideas* 64 (2003), 279.

Zusammenfassung

Eine sinnliche Topografie. Kirchenvisitationen im Mailänder Erzbistum (16. und 17. Jahrhundert)

Die Geschichte der Kirchenvisitationen war lange Zeit eher seriell und schablonenhaft. Die Wahrnehmung der Kirchen durch die Visitatoren wurde als streng reglementiert vorgestellt: das «Auge des Bischofs» be- und verurteilt. Der Artikel wertet nun die Bedeutung der Berührung für die tridentinische Visitation auf, die zwischen Expertise und religiöser Empfindsamkeit oszilliert. Die Inspektion (durch Berührung) ist freilich der Auftakt zu einer Normierung der Gebäude, zugleich aber auch ein Moment der Andacht, der die äusserste Schärfung der Sinne – zum Beispiel während einer Reliquienprüfung – begünstigt. Im Artikel wird dies an einem Fallbeispiel einer Visitation aus Mailand unter dem Episkopat des Carlo Borromeo gezeigt.

(Übersetzung: Anja Rathmann-Lutz)